

MARC-ANTOINE DÉSAUGIERS

Chansonnier de l'Empire et de la Restauration

Alfred BERTINI

Fréjus, cité bimillénaire, a vu naître, depuis l'Antiquité, des personnages illustres.

Dès l'empire romain, une famille fréjusienne a fait connaître notre ville à la postérité en donnant naissance à Agricola, dont notre *Société* a publié la biographie, œuvre de son gendre le grand écrivain latin Tacite¹.

La Révolution française a révélé un autre personnage célèbre qui avait vu, lui aussi, le jour à Fréjus. Il s'agit d'Emmanuel-Joseph Sieyès, qui joua un rôle prépondérant dans la Révolution et le Premier Empire.

Nous allons, cette fois, nous intéresser à une autre famille fréjusienne qui nous a donné deux personnages ayant marqué leur époque.

Le premier, Marc-Antoine Désaugiers, était un compositeur, né à Fréjus le 16 novembre 1739 et mort à Paris le 10 novembre 1793. Il est l'auteur d'une vingtaine d'opéras-comiques et d'autres pièces musicales, notamment des cantates dont une célébrant la prise de la Bastille.

Mais c'est surtout son fils, Marc-Antoine Madeleine Désaugiers que nous allons évoquer. Né lui aussi à Fréjus, le 17 novembre 1772, il décède à Paris le 9 août 1827.



Marc-Antoine-Madeleine Désaugiers
Portrait d'après Achille Devéria
(Bibliothèque municipale de Fréjus)

Notre Fréjusien de naissance a eu une jeunesse assez agitée.

En 1789, alors qu'il n'a pas encore 18 ans, il fait connaître son opposition au changement de régime. Se doutant que la situation est devenue dangereuse pour lui, il préfère s'exiler dans les Caraïbes, à Saint Domingue.

Manque de chance pour lui, les esclaves noirs de l'île décident de se révolter. Il a juste le temps de s'enfuir et de rejoindre les États-Unis où il s'installe à Philadelphie et subsiste en donnant des leçons de clavecin.

Mais, en 1797, il décide de retourner en France et de consacrer sa vie à la littérature et à la musique. Il est, à la fois, professeur de piano, chef d'orchestre et il se met à composer des vaudevilles. On en décompte une centaine; tout au long de sa carrière artistique.

Mais il est surtout connu comme chansonnier et certaines de ses productions ont trouvé un écho à

¹ Tacite, *La vie d'Agricola*, Bulletin hors série n° 9 de la Société d'histoire de Fréjus et de sa région, 2010.

notre époque. Il est évident que la chanson *Il est cinq heures, Paris s'éveille*, écrite par Jacques Lanzmann et Anne Segalen pour les paroles et Jacques Dutronc pour la musique, doit beaucoup à la chanson *Tableau de Paris à cinq heures du matin* composée par Désaugiers en 1802.

Voici d'ailleurs le texte intégral écrit par Marc-Antoine Désaugiers :

L'ombre s'évapore, Et déjà l'aurore De ses rayons dore Les toits d'alentour ; Les lampes pâlissent, Les maisons blanchissent, Les marchés s'emplissent On a vu le jour.	Qui l'entend trop bien, Maudissant le traître, Du lit de son maître Prompte à disparaître Regagne le sien.	Au plaisir fidèle, Feint d'aller au bain.
De la Villette, Dans sa charrette, Suzon brouette Ses fleurs sur le quai, Et de Vincennes Gros Pierre amène Ses fruits que traîne Un âne efflanqué.	Gentille, accorte, Devant ma porte Perette apporte Son lait encor chaud ; Et la portière Sous la gouttière Pend la volière De Dame Margot.	Quand vers Cythère La solitaire, Avec mystère, Dirige ses pas, La diligence Part pour Mayence, Bordeaux, Florence, Ou les Pays-Bas,
Déjà l'épicière, Déjà la fruitière, Déjà l'écaillère Sautent en bas du lit L'ouvrier travaille, L'écrivain rimaille Le fainéant bâille, Et le savant lit.	Le joueur avide, La mine livide Et la bourse vide, Rentre en fulminant, Et, sur son passage, L'ivrogne plus sage, Cuvant son breuvage, Ronfle en fredonnant.	" Adieu donc, mon père, Adieu donc, mon frère, Adieu donc, ma mère. - Adieu, mes petits. " Les chevaux hennissent, Les fouets retentissent, Les vitres frémissent, Les voilà partis.
J'entends Javotte Portant sa hotte, Crier : Carotte, Panais et chou-fleur ! Perçant sa grêle, Son cri se mêle A la voix grêle Du noir ramoneur.	Tout chez Hortense Est en cadence ; On chante, on danse, Joue, et cœtera... Et, sur la pierre, Un pauvre hère, La nuit entière, Souffrit et pleura.	Dans chaque rue Plus parcourue, La foule accrue Grossit tout à coup : Grands, valetaille, Vieillards, marmaille, Bourgeois, canaille, Abondent partout.
L'huissier carillonne, Attend, jure, sonne, Ressonne, et la bonne	Le malade sonne Afin qu'on lui donne La drogue qu'ordonne Son vieux médecin, Tandis que sa belle Que l'amour appelle,	Ah ! quelle cohue ! Ma tête est perdue, Moulue et fendue ; Où donc me cacher ? Jamais mon oreille N'eut frayeur pareille... Tout Paris s'éveille... Allons nous coucher.

Mais la meilleure analyse sur Désaugiers résulte d'une longue étude littéraire rédigée par Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804-1869) critique littéraire et écrivain français, contemporain de notre auteur, dont nous respectons l'orthographe de l'époque.

Dans un texte paru dans la *Revue des Deux Mondes* en 1845, dont la partie essentielle est reproduite ci-dessous, Sainte-Beuve nous donne une vision émouvante de Désaugiers : « *Marc-Antoine Désaugiers naquit le 17 novembre 1772, à Fréjus en Provence. C'est cette même ville qui avait donné naissance à Sieyès, le grand métaphysicien de 89 ; venant après lui et sorti du même lieu, le chansonnier de l'Empire et de la restauration semblait destiné à*

prouver qu'en France, même après 89, tout finit encore par des chansons. Mais cela n'était plus vrai qu'en passant, et l'issue a prouvé qu'il ne fallait pas se fier à l'apparence. Pour les Bourbons, si on veut le prendre en un certain sens, tout a fini en effet par des chansons, mais ç'a été par celles de Béranger, non point par celles de Desaugiers.

Desaugiers sortait d'une famille où les dons du chant et de l'esprit semblent avoir été héréditaires. Son père, compositeur de musique et ami de Sacchini, de Gluck, a donné des opéras et d'autres morceaux lyriques appréciés des maîtres. Notre Desaugiers eut deux frères, dont l'aîné, traducteur et commentateur distingué des Bucoliques de Virgile, a fait ses preuves et à l'opéra encore et dans la cantate. Il y avait dans cette famille comme un courant naturel de verve, de gaieté et de musique, qui allait du père aux enfans. Ces courans-là, en se divisant, ont aussi leurs caprices et leurs inégalités de veine : ici ce n'est qu'un filet, là c'est un jet à gros bouillons. Nous n'avons qu'à suivre dans son plein la source même.

Le jeune Desaugiers marqua dès l'enfance d'heureuses dispositions. Son père, qui était venu s'établir à Paris, le mit pour faire ses études au collège Mazarin, et l'écolier, en terminant, y eut pour professeur de rhétorique Geoffroy, nature peu délicate assurément, mais plus nourri de l'antiquité et des Grecs qu'on ne l'était généralement alors, même au sein de l'Université. L'autre professeur de rhétorique, dont le jeune Desaugiers suivait également les leçons, était un M. Charbonnet, que Duvicquet donne pour homme d'esprit dans toute l'acception du mot, et qui, ajoute-t-il, tournait fort bien le couplet. Rien donc ne manqua, ni au collège, ni au logis, pour mettre en jeu des facultés naturelles, si vives dès le premier jour. Un honorable chanoine de l'église de Paris, compatriote de la famille Desaugiers, écrivant à l'un des frères du célèbre chansonnier sur la nouvelle de sa mort (août 1827), lui rendait ce gracieux témoignage : « Je n'oublierai jamais l'homme aimable que j'ai vu dans sa première enfance, et dont feu l'abbé Arnaud avait tiré l'horoscope qu'il a si bien justifié : « Voilà, disait-il du jeune Tonin voilà une tête grecque. » Il aurait pu dire aussi : Voilà une tête romaine, et y découvrir des traits de ressemblance avec le bon, l'aimable Horace, que votre ingénieux chansonnier rappelait si souvent. Si je n'avais pas craint d'effaroucher sa muse folâtre et de rembrunir sa gaieté, je l'aurais volontiers recherché pour partager celle qu'il répandait autour de lui. Avec moins de raisons de me tenir à l'écart que monseigneur l'évêque de Verdun, le sérieux de mon état me paraissait contraster avec cette gaieté habituelle, qui, au surplus, au dire de M. le curé de Saint-Roch, n'a jamais passé les bornes de la décence. »

Nous aurons plus tard occasion de revenir sur cette indulgence du clergé et des personnes religieuses pour la malice innocente de Desaugiers, tandis qu'on était, au même moment, très en garde contre d'autres gaietés plus suspectes. On aura remarqué cette expression de tête grecque appliquée à l'enfant ; n'oublions pas que sur ces plages favorisées de la Provence étaient déposés de toute antiquité des germes apportés d'Ionie. L'évêque de Verdun, dont il est question dans cette lettre, était M. de Villeneuve, compatriote également de Desaugiers, et qui avait conseillé à son père, au sortir des études, de le placer dans l'église, si bien que le jeune homme passa six semaines au séminaire de Saint-Lazare. Mais il ne tint pas à l'épreuve, et dès le lendemain sa vocation l'emportait : il faisait une comédie en un acte et en vers qui réussissait au boulevard ; il arrangeait en opéra-comique le Médecin malgré lui de Molière, dont son père faisait la musique, et qu'on jouait à Feydeau en 1791. »

Si Désaugiers, en bon chansonnier, ne manquait pas d'esprit, il n'hésitait pas à rire de lui-même. C'est ainsi qu'à la veille de subir "l'opération de la pierre" qui l'emportera, il rédige le quatrain suivant pour servir d'épithaphe à son tombeau :

Ci-gît, hélas ! sous cette pierre
Un bon vivant mort de la pierre
Passant, que tu sois Paul ou Pierre
Ne va pas lui jeter la pierre.



Buste de Marc-Antoine DÉSAUGIERS
Place Vernet à Fréjus. Photo Guy Meyneuf



La tombe de M.-A. DÉSAUGIERS
au cimetière du Père-Lachaise

Il sera inhumé à Paris, au cimetière du Père-Lachaise.

Son tombeau, qui était en mauvais état, au point que l'accès au monument qui le surplombe avait été interdit au public au cours des années quatre-vingt-dix pour des raisons de sécurité, a été heureusement restauré grâce aux soins de l'association des Amis et Passionnés du Père-Lachaise à qui nous devons également l'aimable autorisation de reproduire ce monument ainsi que le médaillon en marbre représentant le profil de notre chansonnier.



Médaillon en marbre, du sculpteur Dubuc

Cet article est l'occasion de rappeler la mémoire du docteur Albert Ciamin qui avait consacré en 1989, dans le numéro 14 des *Annales du Sud-Est Varois* un article érudit intitulé "Les chants révolutionnaires de Marc-Antoine Desaugiers fils".